



Nick Gardel

UN AUTRE REGARD

nouvelle

Tu m'entends ?

Tu me comprends ?

Tes pensées sont si simples.

Quelques concepts évidents. Une accumulation de sensations brouillées de désirs et de peurs. Tu me transmets tes frayeurs et mes propres souvenirs commencent à s'évanouir. Il faut que je te raconte avant qu'il ne reste plus rien. Il faut que je nous raconte. Peux-tu seulement comprendre ce que j'ai à te dire ?

Le veux-tu ?

Tu as si peur de tout. Moi aussi j'ai peur. Une angoisse que rien ne pourra apaiser. Je croyais que c'était du foisonnement de mon esprit que naissaient mes terreurs. Quand je tentais de le remplir, c'était juste parce que je redoutais le vide. Le tien est si évident, si direct. Et pourtant, toi aussi tu te tiens au bord du précipice. J'ai l'impression de tout savoir de toi, est-ce la même chose pour toi ? Ou ne suis-je qu'une pensée parasite qui bourdonne dans ce grand magma d'agitation ?

Je vais te raconter.

\* \* \*

Je m'appelle, enfin, nous nous appelons... Il faut que je règle cette question une bonne fois pour toutes. Je et nous, c'est la même chose. Énoncé comme cela, ça a l'air évident pourtant c'est la notion la plus compliquée qu'il m'ait été donné de concevoir.

Je m'appelle Geoffray. Geoffray Himmelstraub. Même l'emploi du présent n'est pas une évidence. Mais je m'égare. Tu ne vas jamais comprendre si je m'y prends de la sorte. Donc je m'appelle Geoffray Himmelstraub et je suis un génie. Sans fausse modestie. À ce niveau, la modestie est affaire de médiocres. Ceux, suffisamment insécurisés par leurs piètres performances, pour tenter de se comparer aux autres. Mon Q.I. n'est pas déceimment évaluable, car celui qui juge ne peut pas être aussi éloigné de l'objet de son jugement. Dans mon cas, cela se résumerait à tenter de faire évaluer une symphonie à des sourds. Les métaphores ne manquent pas, mais le résultat reste le même. Les tests et les échelles sont affaire de moyenne et d'échantillon dans le nombre. C'est une loi statistique. On jauge à l'emporte-pièce, sans réellement quantifier. Celui-ci sera en dessous de la masse, celui-ci est au-dessus. Mais quand on est tant au-dessus ? Je suis précoce et véritablement très intelligent. Mes premières années se sont passées à emmagasiner les connaissances. Je pourrais te faire l'étalage des faits qui prouvent cela. Cela n'a aucun intérêt. La conclusion resterait la même. Pourtant ces premières années ont conditionné ma vie. C'est dans ces instants que j'ai tout appris. C'est à ce moment que j'ai ressenti ces bouffées d'amour pur dans le regard de ma mère. C'est aussi à ce moment que j'ai compris que les autres me rejetteraient toujours. Le premier d'entre eux n'était autre que mon père. Je lui faisais peur, je crois.

La peur, déjà...

Pourtant, leur couple a tenu bon quelque temps, ils ont fait ce qu'ils ont pu. Mais comment gérer un gamin qui entrait dans une des plus grandes universités avant même d'avoir atteint la puberté ? L'amour de ma mère était inconditionnel, un sentiment débordant que ses yeux tendres posaient sur moi. Pour les autres, je n'étais qu'une bête curieuse. Curieuse et effrayante. Pour tous. Sauf pour Rachel. C'était la seule. Tellement perdue qu'elle en oubliait tous ses réflexes d'autodéfense et de rejet quand elle tournait la tête vers moi.

La première fois que je l'ai vue, elle ressemblait à un petit animal traqué. Elle descendait les escaliers de l'amphi, prête à défaillir ou à hurler devant quiconque troublerait sa progression hésitante. Elle a dû trouver quelque chose dans mes yeux, car elle est venue s'asseoir à mes côtés. Rachel avait quelques années de plus que moi. Elle aussi était surdouée. Elle était dans la même détresse relationnelle. Car c'est une détresse, une souffrance. Tout d'abord, elle passait les cours les yeux fixés sur l'estrade, raide et engoncée. C'est moi qui ai prononcé les premiers mots. Moi le communicant inapte, je l'ai apprivoisée. J'ai fissuré peu à peu sa carapace et j'ai laissé venir à moi le flot contenu derrière ses pupilles froides. Moi, l'enfant, je l'ai regardée s'ouvrir comme la plus belle des fleurs. Je ne connaissais rien de la vie et je lui ai tout appris. Je l'ai poussée à s'épanouir, à devenir ce que je n'avais jamais réussi à être. Grâce à moi, elle s'est mise à oser. Timidement d'abord, puis avec toujours plus d'audace. Ce petit bourgeon disgracieux est devenu une jeune pousse, solide et magnifique. Quand ses yeux se posaient sur

moi, elle avait cette tendresse simple que je n'avais jamais perçue ailleurs que dans ceux de ma mère.

Tu dois déjà te douter de ce qui est arrivé.

Bien sûr le regard de Rachel a changé. Bien sûr, cette vie que je menais par procuration ne pouvait durer. Elle s'est éloignée peu à peu, s'élevant dans la lumière alors que je restais au ras du sol. J'aurai pu m'y faire, c'était logique. J'aime la logique, elle ne répond à aucune autre loi que la sienne. Mais Rachel ne pouvait pas réintégrer la normalité du monde sans en accepter les codes. Et dans ces règles implicites, je ne suis pas une donnée qu'on écarte avec insouciance. Son regard a changé, il s'est durci. J'ai commencé à y trouver ces touches de dégoût et de mépris que je connaissais tant. Évidemment, personne ne l'avait mise en demeure de me transformer en paria, mais dans sa nouvelle existence je n'entrais dans aucune case. Et surtout pas celle de quelqu'un de fréquentable.

Tes pensées sont si naïves, je ne sais pas ce que tu comprends de la perte. La perte c'est bien autre chose que l'absence. On n'appréhende pas l'absence, c'est un néant indolore. La perte est une chute sans fin, une torture sans cesse recommencée. Les mois avec Rachel avaient suffi à m'arracher ma protection d'innocence. Je ne pouvais plus repartir comme si de rien n'était. Tu dois comprendre que ce n'était pas un choix, c'était une nécessité. C'est là que j'ai décidé de disparaître.

Mes souvenirs sont de plus en plus confus. Des pans entiers de ma mémoire s'effilochent. C'est la

tienne qui les remplace. Elle n'est pas rassurante, mais elle a cette stabilité qui m'apaise. Avant j'aurais voulu comprendre. Désormais, cela m'est égal. C'est nouveau pour moi. J'ai toujours voulu élucider les méandres de l'univers. C'est comme ça que j'ai fabriqué le translateur. Comme un défi théorique, une énigme. Certains s'acharnent sur un rubik's cube, moi j'ai conceptualisé le voyage dans le temps.

La théorie est vieille de plus d'un demi-siècle, mais j'ai résolu le saut pratique. Un casier industriel a fait office de cabine, un programme oscillant lancé sur la batterie de supercalculateurs du campus et deux ou trois autres trouvailles. Rien de vraiment passionnant, ni compliqué en fait. Avec quelques années pour peaufiner, j'aurai peut-être pu rendre ça viable. Le concept de retour déjà. Les réglages fins aussi. Ma capsule n'était pas un prototype, ce n'était pas une ébauche visant à être améliorée. Elle n'était destinée qu'à un seul voyage. Une seule direction, et plusieurs milliers de questions nouvelles.

La translation c'est une souffrance indescriptible. L'entropie ne se laisse pas inverser sans combattre. La conscience aussi se révolte et le corps fait la seule chose dont il est capable efficacement, il souffre. On en ressort avec un goût métallique dans la bouche comme lorsque l'on saigne du nez. Pendant quelques instants, on ressent pleinement chaque atome meurtri de son être. Comme si on venait de déchirer une partie de l'univers. Puis un sentiment de succion vous extrait de la réalité pour vous recracher comme un

amas de mucus. Pour parvenir jusqu'ici, je suis passé par une toux grasse temporelle.

Je suis un précurseur, alors mes calculs étaient empiriques. J'ai réussi à remonter juste avant ma naissance. Grossièrement, mais dans la marge d'erreur admissible que je m'étais fixée. Ce sont des problèmes que d'autres résoudreont si cela leur chante.

Il faut que je t'explique que ce n'était pas un suicide. Je voulais disparaître. De la seule façon qu'un esprit complexe comme le mien pouvait le concevoir. Une disparition totale. Ni une perte, ni une absence, cela équivaldrait à avoir été. Il me fallait une négation pure et simple. Aucun coupable à désigner, aucun responsable, aucune faute. Ni cause, ni effet. Je ne voulais pas cesser de vivre. Il me suffisait de ne jamais avoir existé.

Je te l'ai dit, la translation était imprécise. Ma capsule était arrivée à plusieurs kilomètres de mon point de départ. Pourquoi cette déviation dans l'espace ? Je ne me suis pas penché sur la question, ce n'est pas mon propos. Aussi j'étais parti en pleine nuit et je suis sorti de mon module en pleine journée, dans un endroit sauvage. Le manque de précision encore.

Les parents vivaient bien avant ma naissance dans la maison. Les clés de mon trousseau ouvraient encore toutes les portes. J'ai attendu la nuit pour me faufiler à l'intérieur de leur chambre. Ils dormaient soudés l'un à l'autre, mon père était encore là. Ils ne savaient pas qu'il en faudrait si peu pour les séparer.

J'ai ouvert la bonbonne de gaz en essayant de faire le moins de bruit possible. C'était une de ces horreurs militaires. Un gaz stérilisant, hautement toxique. Je te l'ai dit : aucun coupable, aucun responsable. Je ne voulais pas leur mort. Pourquoi les condamner pour un crime qu'ils n'avaient pas commis ? J'étais le seul concerné. Il suffisait de les empêcher de m'avoir.

Honnêtement, je ne savais pas ce qui allait se passer après. Les théories ne manquent pas et elles rendraient fou n'importe qui tenterait de les mettre en pratique. Il y a tant de paradoxes possibles ! J'espérais juste disparaître, rayé de l'espace et du temps. Dans l'absolu j'étais prêt à aller me jeter d'une falaise si ça n'arrivait pas. Corps anonyme sans existence réelle dans cette époque, j'aurais juste rejoint les faits divers et les mystères urbains.

Je n'ai même pas eu le temps d'atteindre le bout du jardin quand ma conscience a lâché prise. Était-ce le temps que le gaz envahisse les poumons de ma mère ? Qu'il imprègne ses cellules et lui interdise à jamais d'enfanter ? Je me suis senti me dissoudre dans l'air, vapeur parmi la rosée.

\* \* \*

Je vais bientôt te passer la main. Cela devient trop difficile de me raconter, de rassembler des souvenirs déjà disparus. Je ressens ta faim. Elle devient la seule chose qui compte à l'instant présent. Il n'y a rien au-delà. Mes réflexes me porteraient à me lever pour aller chercher quelque chose à manger, mais cela est impossible. Cette agitation te terrifie, tu ne la com-

prends pas. Quand tu me laisses le contrôle, je peux voir notre corps. Deux moignons minuscules font office de jambes. Un bras est inerte, l'autre est atrophié aussi. Notre buste est sanglé dans cette chaise, il se soulève au rythme d'une respiration sifflante.

Dans le magma naïf de ton intellect, j'ai du mal à raisonner. Il me faut tant de temps pour comprendre, tant de détours de la pensée pour analyser la situation et trouver la seule réponse cohérente. Je ne suis plus qu'un artefact, un fantôme de celui que j'étais avant, condamné à disparaître. Au final, j'aurai réussi. La translation était trop imprécise, je suis revenu trop tard. Ma mère devait déjà m'avoir conçu. C'est sans doute pour cela que nous cohabitons encore pour quelques instants. Je suis toi autant que tu es moi. Deux facettes d'un même être. Je suis le futur que tu ne vivras jamais. Le gaz a eu un effet sur ton développement in utero. C'est toi désormais notre réalité et déjà tu prends toute la place.

Maman arrive et se penche sur moi. Elle attrape un coin du bavoir attaché autour de mon cou et essuie l'écume compacte qui macule le coin de mes lèvres. Je lui souris. Dans son regard quelque chose de nouveau est apparu. C'est comme un voile qui couvre l'éclat de sa tendresse. Une gêne. Quelque chose qu'elle tente de contrôler. Déjà, l'impression a disparu après un battement de ses cils. Elle détourne les yeux. Un instant, j'ai cru y voir du dégoût.